

Sous la direction de Gaston PINEAU

Accompagnement et Histoire de Vie

Chapitre 16 Compagnonnage et Histoires de Vie

Dominique Fauconnier

Publié chez l'Harmattan

On peut retrouver dans le Compagnonnage les traces d'une très ancienne pratique de l'accompagnement. Vies et Métiers s'y mêlaient au point que les Compagnons disent qu'ils sont leur métier et que le Compagnonnage est une école de la vie avant d'être une école technique. Comment cette histoire collective pourrait-elle nous aider à concevoir la nôtre ? Quels échos leur histoire éveille-t-elle aujourd'hui en nous ? Comment pourrions-nous transposer à notre époque les règles que les Compagnons s'étaient données pour se construire ? Les Compagnons sont porteurs d'un héritage. Je crois que nous pouvons aller à leur rencontre pour essayer de renouer un dialogue qui serait, à mon avis, riche d'enseignements, pour les uns comme pour les autres.

Compagnonnage et Histoires de Vie

L'accompagnement des personnes se réalise chemin faisant, pas à pas. Chaque incident de parcours est occasion d'apprentissage, de découverte. Le paysage se modifie au gré des heures qui passent, des jours qui se suivent ou des années qui marquent le chemin de vie de chacun de nous.

Pas à pas, avec le pas, cum-pas, compas. En argot ce sont nos jambes que l'on nomme ainsi. On peut s'en servir pour marcher, pour voyager mais également pour mesurer la largeur d'une pièce. D'où nos compas, outils permettant de reporter avec précision la mesure d'un objet à un autre, et donc de construire. Sur le sol, le compas, si on lui imprime un mouvement rotatif, laisse une trace parfaite : le cercle; perfection et Connaissance. Pas à pas, mais également avec le

pain. Cum-panis, partage du pain lors de la pause, partage de nourritures, échanges de tours de main, partage de connaissances, plaisir de la reconnaissance.

Tout cela fut pratiqué, appris, transmis. Tout cela s'est diffusé au plus profond de notre culture. Et puis tout cela s'est oublié, s'est effacé comme l'automne efface les traces du printemps.

Le Compagnonnage, un musée vivant.

J'ai trouvé dans ce que l'on appelle le Compagnonnage une sorte de musée vivant de cette période où l'accompagnement était roi. Un immense savoir s'est conservé là, protégé dans la matière, le bois, la pierre, le verre, le cuir. Immuable, ou presque. Un jour, je me suis demandé s'il était possible de transposer ce savoir, s'il était possible de l'actualiser. Nous n'avons, hélas peut-être, presque plus de contacts avec ces matières nobles.

Le Compagnon *"se faisait en faisant"*. Se frottant à la résistance d'une matière choisie il se frottait à lui-même, transformant sa matière de prédilection il se transformait lui-même, réalisant les oeuvres dont il était porteur, il se réalisait patiemment, tout au long de sa vie. Il progressait en alternant pratique, échange avec ses pairs et questionnement personnel. Il agissait, il parlait de ses actions et il réfléchissait l'ensemble avant d'aller plus loin. Relation aux choses, relations aux autres, relation à soi.

Il commençait, apprenti, sur le tas, en plongeant dans la matière. Il en apprenait les mystères et l'apprivoisait jour après jour jusqu'à devenir lui-même fait de cette

même matière. Il était bois, il était pierre, il était verre. Il pouvait alors commencer à se transformer en retrouvant inscrite par sa main des formes qu'il reconnaissait siennes. Il transformait la matière et en cela il était compagnon. Ses oeuvres étaient le résultat d'un processus réglé avec précision. Période d'apprentissage.

Et puis, maîtrisant son art, il pouvait le transmettre à d'autres. Commençait alors une nouvelle aventure, il touchait à la matière humaine, il allait se découvrir bien au-delà de ce qu'il aurait pu imaginer. Il se découvrait dans le miroir humain qu'il pétrissait. Ici encore, le processus se reproduit : apprentissage, pratique puis maîtrise. Prise de contact avec la pâte humaine, découverte de son pouvoir d'action, maîtrise de son art. Période d'accompagnement.

Au-delà de la transmission, l'Œuvrier pouvait enfin terminer son ouvrage en discernant sa propre matière de celle de ses compagnons, il pouvait enfin apprendre par la pratique à se modeler lui-même et accomplir ainsi son véritable chef d'oeuvre, il aboutissait à la pleine réalisation de sa Cathédrale Intérieure. Il avait donné une forme parfaite à sa Vie. Il pouvait partir, l'âme en paix. Période d'inter-accompagnement.

Le Compagnonnage, une boîte à outils.

Réfléchissant à mon propre passé, je me souvins qu'adolescent, j'aspirais à partir en paix le jour dit. Depuis cette époque, je me demande ce que je dois faire de ma vie pour qu'elle me laisse partir sans la regretter, sans regretter ce que je n'aurais pas réalisé grâce à elle, ce qu'elle ne m'aurait pas révélé d'elle-même.

En découvrant le monde du Compagnonnage, il y a quelques années, je ne savais pas que j'y retrouverais autant de souvenirs personnels, autant de traces enfouies au fond de mon imaginaire, autant d'éclairages sur notre époque. Je ne savais pas que je trouverais là de quoi me constituer une boîte à outils si bien adaptée à ce dont j'avais besoin. J'ai l'impression d'être allé me chercher au fond du XII^e siècle, grâce aux multiples empreintes que j'ai trouvées, vérifiées, interprétées, malgré les discours constitués, répétés, et souvent rouillés par l'humidité et le temps. Me faufilant entre les doctes hypothèses, je me suis créé mon propre cheminement. La méthode est simple : j'ai besoin d'aller chercher dans notre passé des formes de pensées, des formes d'organisations, des formes de liens entre les personnes pour vivre concrètement avec elles aujourd'hui. Dès que je trouve une piste, j'essaie de la valider par une expérimentation.

Par exemple lorsque j'ai appris que les compagnons se retrouvaient dans une "Cayenne" ou dans une "chambre" pour pratiquer un rituel propre à leur métier, j'ai recherché un lien avec nos pratiques actuelles. J'ai trouvé une idée: sur le chantier, ils excellaient dans leur métier; dans leur Cayenne, ils en parlaient entre eux - c'est ce qui explique pour moi la place prise par la symbolique des outils - ; en permanence ils pensaient à "*se faire en faisant*". D'où une règle de travail : lorsque l'on veut réaliser des oeuvres qui ont une valeur pour soi, le fait d'échanger régulièrement avec des pairs est un formidable outil de formation et d'apprentissage.

On retrouve la relation aux choses, ce que l'on fait, la relation à soi, savoir ce que l'on fait, et la relation aux autres, la "*réflexion*" de soi dans le regard d'amis.

La Commande de Gaston Pineau.

En me demandant de "*réagir*" à la fin du Symposium à Tours, Gaston Pineau voulait probablement que j'essaie de rapprocher cette perception du Compagnonnage et les Histoires de Vies. En me préparant à ce rôle nouveau pour moi, je me demandais ce que je pourrais vous apporter. En vous écoutant j'ai découvert de si nombreuses proximités entre ce que vous disiez et ce que j'ai retiré du Compagnonnage que mes mots, mes images et mes idées se "confondaient peu à peu aux vôtres.

Et puis sont apparues d'autres lignes, la variété des cultures francophones, la gentillesse et le plaisir de découvrir exprimés par tous, quelques blessures anciennes, lorsque les arêtes institutionnelles déchirent des émotions à fleur de peau, des connaissances élaborées à peine évoquées et se réfléchissant avec l'économie d'une ponctuation, ou d'un silence. Je vous ai perçu naviguant entre connaissance et reconnaissance, savoir et personne, recherche et métier, structuration et sens, construction et ouverture, comme si vous aviez besoin de prendre corps tout en le craignant. J'ai "senti" des questions telles que "*Quelle est notre identité ?*", "*Quelle est notre utilité sociale ?*", "*Comment devons-nous travailler ensemble ?*", "*Quel est le sens de notre recherche ?*"

En prenant appui sur ce que m'a appris le compagnonnage, j'ai "*vu*" deux absences : celle de la conscience de votre identité collective et celle d'une matière. Je vous ai perçu comme un ensemble de relations tenant par la cohérence d'un outil.

Mes outils.

Pour éclaircir mon propos je dois commencer par présenter mes outils puis décrire ce que je regarde.

Le premier outil, vous le connaissez, consiste à distinguer dans toute situation la relation aux choses, la relation aux autres et la relation à soi. En précisant que cet outil est applicable à une personne ou à un ensemble de personnes, à des "je" ou à des "nous", puis que cet outil peut fonctionner en poupées russes: un groupe maîtrisant collectivement sa relation aux choses et aux autres maîtrise également sa propre identité collective, composée d'un ensemble d'identités en relation entre elles. Ce groupe peut-être amené à chercher d'autres partenaires et agir avec lui à un autre niveau, dans une nouvelle relation aux choses, etc.

L'outil est utile lorsque l'un de ces trois pôles ne correspond pas à un support concret pour vous-même. Une personne au chômage, par exemple, se croit inactive. Elle se sent inutile, elle perd son identité. Elle se sent exclue de la société. On voit bien là le lien entre ces trois pôles. Mais si vous réunissez des chômeurs ensemble, entre eux, ils se diront ce qu'ils cherchent, et comment ils le cherchent. Entre eux, retrouvant une relation aux choses, ils retrouvent une relation à d'autres, puis une relation à eux-mêmes; ils existent. D'une dynamique interne ils peuvent regagner une identité sociale. Il en va de même avec un salarié gagnant sa vie en subissant son travail, il se sent également "exclu", il n'est pas heureux, il risque de s'isoler. Lui aussi peut rechercher des "pairs" pour retrouver un sens à sa vie, à partir de la réalité de ce qu'il vit et dont il pourrait parler.

Le deuxième outil me permet de distinguer "la matière" : ce qui est transformé, l'"*ouvrier*" : celui qui transforme et les "outils": ce qui permet de transformer. Cet outil permet de distinguer l'outil de la matière. En soi tout peut être matière, tout peut être outil et tout peut être ouvrier. Je suis matière lorsque j'apprends, je suis outil lorsque je transmets et je suis ouvrier lorsque je réalise. Lorsque je te transmets un savoir, tu es matière, car c'est toi qui es transformé, et le savoir est ouvrier, c'est lui qui te façonne.

Il y a compagnonnage lorsqu'il y a transformation de matière. Je me suis rendu compte que l'on pouvait remplacer "matière" par "contraintes". Une contrainte cela résiste, et cela se voit, la transformer demande de l'expérience, du "*métier*". Je sors ainsi du compagnonnage traditionnel, mais je découvre une approche opérationnelle pour aujourd'hui.

Le troisième outil est une équation :

« Contrainte + Volonté = Innovation. »

Cette équation sous-entend que la contrainte est source de solutions si on apprend à l'utiliser. L'essentiel consiste à poser précisément ses contraintes. Le Compagnon cherchait longtemps le "*biais*" par lequel il allait prendre sa matière (cf « *Le biais du gars* » de Noël Denoyel). On dit qu'un compagnon ne "*touchait la matière que lorsqu'il sentait son oeuvre au bout des doigts*". On dit également que "*l'oeuvre est le résultat d'un métier bien réglé*". Ce qui signifie que notre travail consiste à régler notre métier, à nous régler avec la matière, à nous mettre en phase avec nos contraintes avant de songer à les transformer. Le résultat

proviendra de la qualité de notre réglage, il sera l'aboutissement d'un processus dans lequel nous nous serions totalement investis.

Une image : le poisson représente l'inconscience, pourtant il est parfaitement libre de ses mouvements. L'oiseau doit lutter en permanence contre la contrainte de sa propre pesanteur, et pourtant il symbolise la liberté. La liberté serait alors la maîtrise d'une contrainte et non son absence.

En croisant le 2° et le 3° outil, on peut réfléchir aux outils que nous pourrions nous fabriquer pour transformer nos contraintes. En se rappelant par exemple qu'un outil est lui-même fait de matière, on peut imaginer que nos outils sont faits de contraintes. La question devient : quelles autres contraintes que la mienne pourrais-je utiliser pour agir ? Si l'on a besoin que les entreprises s'intéressent à l'emploi, on peut aller explorer les contraintes créées en interne par le chômage. On trouve une démotivation croissante, une inquiétude, une absence de dialogue. Tout cela se traduit par des coûts financiers. Il y a là moyen d'action possible : se préoccuper des exclus peut aider une entreprise à maintenir le minimum de lien social dont elle a besoin pour produire. L'idéal consiste à découvrir en quoi votre contrainte peut devenir "*outil*" pour quelqu'un d'autre, et réciproquement, ce qui est le cas ici. Cet exemple n'est pas imaginaire.

En rapprochant les 1° et 3° outils, vous pouvez trouver des moyens efficaces pour créer un lien avec autrui. L'objectif étant de passer de "*je*" + "*tu*" à "*nous*". En passant par la recherche de contraintes communes entre vous (même relation aux choses) puis en les transformant ensemble (relation entre vous) vous pouvez trouver une identité commune (relation à vous : "*nous*"). Les compagnons disent

que la solidarité est une conséquence d'un travail fait ensemble. Une contrainte commune, si vous apprenez à la transformer, vous offre par conséquent le moyen de créer de la solidarité entre les personnes.

De quel Métier(s) êtes-vous porteurs ?

En vous écoutant, je vous considérais "*ouvrier collectif*". De quelles "*formes*" étiez-vous porteurs ? Quelles formes allez vous donner à votre réalité, pour la transformer ? Je vous considérais également comme "*outil collectif*". Comment vous utilisiez-vous pour transformer la réalité ? Quels effets provoquez-vous, sur qui, sur quoi ? Je vous considérais enfin comme "*matière collective*". De quoi étiez-vous faits ? Comment vous transformez-vous en pratiquant votre métier ?

J'ai perçu que vous cherchiez à régler un outil, l'accompagnement. Je n'ai pas entendu la matière, j'ai entendu son absence, elle n'était pas reliée à l'outil.

J'ai eu l'impression, toute subjective, que vous parliez d'un outil "en soi". Si tel était le cas, qu'est-ce qui vous permettrait de trancher entre vous ou entre les différentes hypothèses possibles ? Je retrouvais là tous les débats que m'a fait découvrir ensuite le livre de Moustapha Safouan (« *Jacques Lacan et la question de la formation des analystes* »). Un accompagnateur peut-il s'autoriser de lui-même ? Sinon qui l'autorisera ? Quel Savoir, quelle Institution ou quel Pouvoir ? Au nom de quoi ?

La solution des Compagnons, du moins dans leur esprit tel que je l'ai compris, consiste à transposer l'indicible sur la matière et de prendre appui dessus. Le

Compagnonnage ne tient que par le mouvement crée par la transformation permanente de ce qui résiste. La matière est la médiatrice entre le mystère de la personne et le mystère du Monde, sa transformation est un apprivoisement de soi et du Monde, les deux convergeant, pour le Compagnon, vers sa Cathédrale Intérieure et pour le Monde, vers la Cathédrale réelle. C'est-à-dire qu'ils disposaient d'une perspective intérieure et d'une perspective extérieure. Le métier du compagnon est un service (ministerium) et un mystère (misterium) et cette tension entre le visible et l'invisible lui permet d'accéder à la justesse du geste. Cela dit, comme toute institution, le compagnonnage peut ne devenir que l'ombre de lui-même. Il peut glisser sans même s'en rendre compte vers le corporatisme. Il y tombe dès que la liberté du Compagnon est soumise à des intérêts de groupe. A chacun de juger ce qu'il voit.

Quel est le médiateur qui vous permettra de régler votre activité ? On peut chercher une piste en se demandant quelles sont les réalités que vous souhaitez transformer ensemble et quel peut être le rôle de chacun. Il peut exister un métier collectif fait de mille métiers particuliers. Quels sont les vôtres ? A Tours, j'ai souvent entendu : la réalité sociale, le mal vivre de nos contemporains et parfois le vôtre, la souffrance due au chômage, à l'exclusion économique, aux mots utilisés pour parler des uns et des autres. Globalement, la perte d'un lien social.

Recoupant cette absence de matière et une identité fragile cherchant à se protéger dans l'outil - et risquant de s'y perdre comme le comédien peut se perdre en s'identifiant à ses rôles - j'ai senti une faiblesse dans la relation aux choses. La relation à soi et aux autres est forte, elle est présente - apprendre en apprenant – mais, où est l'objet ? A quoi sert votre art ? Il serait dommage, à mon très humble

avis, de le cantonner à la réponse d'objectifs extérieurs à vous, c'est-à-dire des objectifs que vous ne partageriez pas complètement, au fond de vous-même. Je ne vois pas pourquoi vous vous limiteriez au rôle d'outil disponible pour autrui ou justifiable sur le seul terrain théorique, si cela est le cas.

Apprendre à vivre.

Dans ce que vous disiez, je devinais un très bel objet, mais il n'était pas explicite. Pour moi, votre objet est la vie, la vôtre et celle des personnes que vous rencontrez. Ce sont les vies humaines qui vous attirent, les formes qu'elles se donnent. Et au-delà, probablement, les formes que chacun peut leur donner. C'est d'apprendre à vivre dont il s'agit. Les histoires de vies sont des introductions à ce travail. Pour y parvenir vous devrez affronter les difficultés concrètes de la vie, celle des autres et les vôtres. Pourquoi ne pas le faire explicitement ? Pourquoi ne seriez-vous capables de donner du sens à votre vie et à celle d'autrui par votre seul engagement ? Qui d'autre sinon ?

Le compagnonnage était une école de la vie, bien plus qu'une école technique. Les histoires de vies me semblent très proches. Trouver un sens à sa vie, "*rechercher et construire du sens à partir de faits temporels personnels*" (Gaston Pineau) me semble une entrée dans le même monde. Le point d'appui n'est plus une matière mais un ensemble de faits personnels. Il n'y a pas à proprement parler transformation de cette matière première mais probablement mise en ordre, mise en perspective. Ce qui est transformé, ou ce que l'on cherche à transformer est la vie de la personne elle-même. Un point d'appui, la trace du passé, un jaillissement, le sens que l'on recherche, et derrière tout cela un travail sur soi, une mise en

mouvement, un accompagnement de soi par soi, pas à pas, côte à côte avec des compagnons de route.

Vu ainsi, les histoires de vie semblent se situer aux portes d'un continent, elles sont les portes des aventures qui nous attendent, elles sont passages. Derrière cette première étape d'inventaire et de reconnaissance de soi par le frottement à sa propre réalité, étape que j'associerais au travail de l'apprenti qui se découvre peu à peu en se frottant à sa matière, je vois la pratique de sa propre transformation, la prise en main concrète de sa propre vie, la "*production de sa vie*" comme l'écrit Gaston Pineau. L'accompagnateur correspond alors à celui qui vous transmet son savoir faire en agissant sur lui-même à vos côtés, le compagnon d'une pratique. Acquérant un peu de métier vous pouvez vous accompagner mutuellement, c'est l'échange inter-accompagnateur.

On peut se demander quel sens cette pratique peut avoir. Vers quoi pourrions-nous nous accompagner mutuellement ? Tant qu'il s'agit de se retrouver, le problème se pose simplement, quel que soit la difficulté de sa résolution. Mais une fois établi le contact avec soi ne risque-t-on pas de se perdre dans une infinité de directions possibles ? Puis dans une infinité d'hypothèses ? On peut revenir alors vers d'autres accompagnements, recommencer par procuration le chemin initial, l'espoir devient répétition, puis protection, puis repli sur soi. Le sens se perd. Quelles conquêtes pourrions-nous nous proposer au-delà de cette première étape qu'est la conquête de soi ?

Le Voyage des Compagnons.

La solution de nos ancêtres est très belle, elle est grave, elle est profonde. Pour eux, la vie est voyage, elle est cheminement vers un adieu, vers un départ, vers la grande Inconnue. Ce cheminement était construit comme une oeuvre d'art et comme une offrande : après avoir cheminé vers soi, le compagnon cheminait vers sa propre fin.

Libéré d'un objectif particulier puisqu'il posait sa finalité en dehors de l'accessible, le compagnon pouvait alors se consacrer totalement à son ouvrage. Il y mêlait les choses, les autres et lui-même. Il était ouvrier, il était matière, il était outil. Il pouvait accompagner ses pairs sur cette nouvelle route et bénéficier de leur accompagnement. Il disposait d'une méthode qui avait fait ses preuves : exercer son métier (service, mystère) et en parler avec des pairs.

Les Compagnons réglait leur vie en prenant appui sur un point à l'horizon, entre Ciel et Terre.

Puis, pas à pas, avec le pas, cum-pas,

repas après repas, avec le pain, cum-panis,

avec le coeur pour que la tête et la main s'entendent,

ils allaient :

Droit devant eux.

Tours, Juin 1996